

Meliné Godel-Papazian

**Souvenirs
d'une jeune déportée
arménienne
(1915-1918)**

Méliné Godel-Papazian

1907-1997

Méliné Papazian est née en 1907 à Brousse – aujourd'hui Bursa, en Turquie – où résidait depuis des siècles une importante communauté arménienne.

En 1915, âgée alors de huit ans, elle fut victime avec sa famille des déportations massives et planifiées, prélude au premier génocide du XXe siècle, que subit le peuple arménien.

Après la guerre, sa famille s'établit à Istanbul, où elle rencontra son futur époux venu y enseigner le français, le linguiste et latiniste genevois Robert Godel, spécialiste du sanscrit, du vieux perse et de l'arménien. Le couple vint s'installer à Genève où il donna naissance à trois enfants : Vahé, Armen et Anahide.

Quelques années avant son décès, Méliné Godel-Papazian s'est vu décerner par le jeune Etat arménien la citoyenneté d'honneur, au titre de rescapée du génocide. A la même époque, elle avait ressenti le désir de poser par écrit les souvenirs encore très vifs de cette période de son enfance.

J'ai toujours été très attaché à ma grand-mère et ces souvenirs m'ont touché. J'ai voulu rendre son témoignage manuscrit plus aisément accessible et l'ai donc retranscrit en le polissant légèrement et en raccourcissant la partie finale - consacrée à des considérations familiales - tout en respectant scrupuleusement le texte original.

Ma grand-mère repose aujourd'hui au cimetière des Rois, aux côtés de son époux, Robert.

Roland Godel

Dernières semaines à la maison

Quand je remonte aux dates lointaines de ma première enfance, je ne vois que du bonheur. Les réunions de famille, l'affection de mes proches, les promenades en voiture, les jardins fleuris, les visites à notre ferme qui se trouvait dans un village près de Bursa, les petits voyages dans la capitale, l'école enfantine, avec la fête de fin d'année...

Nous étions aussi groupés autour de notre église, bercés par des chants liturgiques, des prières et des cantiques, et c'était toute notre vie. Mais tant de bonheur ne devait pas durer longtemps.

En 1910 déjà, la maladie est entrée dans la famille. D'abord ce fut mon grand-père, qui vivait chez nous avec grand-mère et qui fut atteint de tuberculose. Ensuite il y eut mon père, rongé par le ver solitaire, et puis, à partir de 1914, mon petit frère Garbis, qui souffrit d'une grave atteinte à l'os de son avant-bras. Nous n'avons jamais su exactement de quel mal il s'agissait. Le diagnostic des médecins de Bursa était cependant très pessimiste. Ma mère emmena alors mon frère à Istanbul pour consulter les médecins de la capitale.

Durant leur absence, d'autres soucis sont venus ternir la joie de la nation arménienne. En 1915, au mois de mars, le gouvernement turc fit placarder des affiches dans tous les quartiers arméniens. Les citoyens qui possédaient des armes et des couteaux tranchants étaient sommés de les déposer dans les vingt-quatre heures aux postes de police. Craignant des perquisitions, la plupart des Arméniens obtempérèrent, livrant leurs armes et couteaux.

Afin de ne pas se faire repérer par les Turcs, beaucoup d'Arméniens ont aussi détruit et brûlé pendant la nuit des livres en arménien, des textes de chants patriotiques, des documents divers, des lettres et des bibelots... enfin, tout ce qui pouvait témoigner de leur identité arménienne.

Je me souviens d'une nuit terrible, alors que ma mère et Garbis se trouvaient encore à Istanbul. Les gendarmes sont arrivés après avoir cerné le quartier et nous ont interdit de quitter nos maisons. Ils ont alors fouillé et saccagé chaque habitation. Les hommes de quinze à cinquante ans furent arrêtés sans motif. Les aînés furent battus et maltraités, puis déportés à pied sous l'escorte de

gendarmes à cheval, tandis que trois cent jeunes gens étaient massacrés à coups de hache sur le mont Olympe de Bursa. Par miracle et grâce au fait qu'il était malade, mon père fut relâché après quelques jours et put nous retrouver.

Toutes ces émotions nous apportèrent un quatrième malade dans la famille: mon oncle Onnig, qui s'était soudainement couvert d'eczéma. Or, le maire de Bursa était médecin et il soignait nos malades. Lors d'une de ses visites, il assura mes parents qu'avec ces quatre malades, notre famille ne pouvait pas voyager. Face à la menace désormais concrétisée de la déportation forcée des Arméniens, le maire nous prenait ainsi sous sa protection, promettant de s'opposer à notre départ. Quoique nous fussions alors un peu rassurés, nous ne pouvions pas éviter de vivre avec une certaine angoisse. A ce moment-là, Bursa s'était déjà en grande partie vidée de sa population arménienne. Impuissants, nous assistions aux sinistres adieux de nos cousins, tantes et amis.

Et voilà que nous parvint une lettre tout à fait inattendue. Elle était du maire de la ville, qui nous sommait de quitter Bursa immédiatement. Il nous accordait toutefois une faveur: nous pourrions voyager - à nos frais - dans des voitures à chevaux, au lieu des habituels chars à boeufs que le gouvernement turc mettait à la disposition des déportés. Pour justifier ces mesures, les autorités expliquaient qu'il s'agissait de déplacer provisoirement les chrétiens et de les mettre en sécurité à cause de la guerre. Il n'y avait alors pas de cartes d'identité, et c'est par la fréquentation des églises que l'on s'identifiait à l'une ou l'autre des communautés.

Quelle agitation... préparer un départ de ce genre n'était pas chose facile. Maman avait les yeux rouges, les grands-parents étaient taciturnes. Contrairement à d'autres familles arméniennes, nous n'avions pas vendu nos biens, puisque le maire nous avait laissé espérer que nous échapperions à cet exode. Aussi, dès réception de la lettre du maire, les femmes turques sont venues envahir notre maison pour accaparer tout ce qu'elles pouvaient y trouver. Elles voulaient tout acheter à des prix dérisoires. En effet, les déportés ayant besoin d'argent pour financer le voyage, ils acceptaient de céder leurs biens à n'importe quel prix.

Enfin arriva le jour mémorable de notre départ. Tant bien que mal, nous nous sommes entassés dans une voiture. Nous étions sept: mon père et ma mère, mon frère Garbis, mes grands-parents paternels, une jeune fille qui s'occupait de mon frère et moi-même. Dans une deuxième voiture avait pris place la famille de ma tante et dans une troisième, nous avons mis nos effets et des provisions

pour le voyage. Pour nous protéger contre les brigands, mon père avait donné une forte somme à l'un des gendarmes turcs qui accompagnaient le convoi.

J'avais alors huit ans. Inconsciente de la gravité du moment, je me réjouissais de cette aventure. Nous étions au mois d'août 1915, il faisait un temps merveilleux, les voitures roulaient lentement vers l'est et je voyais les villages et les bois défiler tranquillement devant notre caravane, longue de plusieurs kilomètres. Mais bientôt, les courbatures me faisaient oublier les délices du voyage. C'était le commencement du temps de la peur et des privations.

Au bout de deux jours, nous sommes arrivés à Bilédjik où l'on nous a fait attendre encore quatre jours pour qu'un train soit formé. Il y avait foule à la gare de cette petite localité. Tout le monde s'était installé tant bien que mal, dormant à la belle étoile. Les vieux gémissaient, les bébés pleuraient. Enfin est arrivé un long train composé de fourgons à bétail. Les gendarmes nous ont fourré là-dedans, quatre-vingt personnes par wagon, avec les bagages. Cette fois, c'était la misère complète. Le moindre mouvement, n'était-ce que de tendre la jambe, se heurtait aux corps voisins. Ma mère, accablée, tenait dans ses bras mon frère Garbis qui avait tant besoin de médicaments et de soins et dont nous ne pouvions même pas changer le pansement. Son bras était une plaie ouverte, résultat d'un traitement mal dosé aux rayons X, technique encore peu expérimentée que pratiquait en pionnier à Istanbul un professeur allemand.

Et puis, nous n'avions pas de nouvelles de mes grands-parents maternels, qui avaient dû quitter Bursa quinze jours avant nous. Nous n'étions pas les seuls dans ce cas: à chaque fois que le train s'arrêtait brièvement dans une gare, les déportés qui se trouvaient sur le quai se précipitaient autour des fourgons, à la recherche d'un membre disparu de leur famille. A Keutahia, nous apprîmes que mes grands-parents avaient été vus sains et saufs sur cette route. Ce fut un grand soulagement, mais aurions-nous le bonheur de les retrouver?

Au bout d'une semaine, le train s'est enfin arrêté à Konia, ville de nos terreurs. Au total, le voyage avait duré trois semaines et nous étions fourbus et meurtris, car nous n'avions pratiquement jamais pu dormir.

On nous donna l'ordre de descendre, puis on nous conduisit dans un grand terrain vague près de la gare, entouré de fil de fer barbelé. Beaucoup d'autres familles étaient déjà arrivées là avant nous. Mes

parents purent trouver une petite place et installer un campement entouré de draps et de tapis suspendus. Pour mon frère, la situation était dramatique.

Bien vite, nous avons entendu qu'on nous garderait là en attendant un prochain départ vers la Syrie et la Mésopotamie. On racontait des choses atroces à propos de ce qui se passait au-delà des frontières de Konia et il fallait à tout prix éviter d'aller plus loin. De ceux qui avaient été envoyés là-bas, personne n'avait plus jamais reçu la moindre nouvelle. Que de prières, que de supplications montaient au ciel...

Le troisième jour, nous apprîmes qu'un train avait pu être formé pour la suite de notre déportation. Ce jour-là, nous avons vu aussi arriver les gendarmes qui venaient arrêter tous les hommes du camp, y compris mon père, qui était chef d'une famille de onze personnes avec celle de ma tante. Mon grand-père paternel avait plus de quatre-vingt ans et mon oncle souffrait toujours de son eczéma. On peut s'imaginer l'état d'émotion dans la famille: ma grand-mère et ma tante se sont précipitées vers les gendarmes, les suppliant d'épargner mon père. En guise de réponse, ils les ont chassé à coups de fouet, blessant grand-mère au bras et ma tante à la jambe. En revenant vers nous, elles maudissaient les gendarmes turcs. "Que Dieu vous punisse, que vos mains se brisent!", clamait ma grand-mère. Tristes et désemparés, nous ne savions pas ce qui allait nous arriver.

Et ce fut un premier miracle: quelques heures plus tard, nous vîmes mon père revenir librement se joindre à nous. En prison, nous expliqua-t-il, quelques compagnons et lui-même avaient décidé de louer un wagon confortable pour la suite de notre voyage, car les fourgons à bestiaux étaient gratuits. Mais c'était une ruse. Moyennant un bakchich, ils avaient pu convaincre les gardiens de les laisser se rendre à la gare pour louer ce wagon à la compagnie des chemins de fer. Une fois dehors, personne ne semblant les surveiller, au lieu d'aller à la gare, ils étaient venus retrouver leurs familles. Nous avons alors abandonné nos affaires dans le champ et mes parents ont cherché un moyen de nous cacher jusqu'au départ du train.

Près de notre campement, il y avait un hôtel. Un cousin et une cousine de notre famille avaient obtenu l'autorisation d'y demeurer. Lui, possédait des amis turcs influents. Quand à elle, c'était une parente de ma grand-mère Meuhrubé. Veuve, elle habitait là avec ses trois filles, qui étaient très belles. Les policiers avaient donné la permission de rester, à condition que les filles acceptent d'épouser

des Turcs. C'était évidemment un grand tracas pour la cousine Husnu Hanim.

Grand-mère s'est d'abord adressée au cousin, qui logeait au troisième étage de l'hôtel. Après réflexion, celui-ci a refusé de nous cacher, par peur de mettre sa propre famille en danger. On ne pouvait pas discuter, car il avait raison. Nous sommes alors descendus au deuxième étage, où vivait Husnu Hanim. Ma grand-mère lui a demandé de nous recevoir chez elle pendant quelques heures. Après avoir bien réfléchi, la cousine a accepté, pleinement consciente que si nous étions découverts, elle serait emmenée avec nous.

Des heures de prière

Il fallait dès lors trouver un endroit pour cacher nos trois hommes, car les Turcs recherchent d'abord les hommes pour les arrêter. A l'étage, il y avait un grand salon entouré d'une dizaine de chambres pour les pensionnaires. Husnu Hanim s'est souvenue d'une chambre où vivait un jeune célibataire qui partait à son travail le matin et demeurait absent toute la journée. La cousine a donc enfermé dans cette chambre mon grand-père, mon père et l'oncle Onnig.

Quant à nous, elle nous a installés dans les fauteuils du salon, en nous recommandant de prier sans cesse. Nous étions là, douze femmes avec elle et ses filles, attendant l'arrivée des gendarmes à la chasse aux Arméniens en fuite. J'avais huit ans et je ne connaissais pas d'autre prière que le Notre Père. Je me suis mise à le réciter, je ne sais pas combien de fois. Mon frère n'avait que trois ans et, bien sûr, ne savait pas prier. Il comprenait cependant que nous vivions un instant très important et tragique et essayait de faire le signe de la croix, tapant sa poitrine de la main droite en levant les yeux au ciel.

Nous étions tous très recueillis lorsque les gendarmes ont envahi bruyamment notre hôtel. Visitant chaque pièce, ils ont fini par arriver à l'étage où nous nous trouvions. Ils étaient une dizaine et ils ont commencé à nous demander en criant qui nous étions. Comprenant qu'ils avaient affaire à des Arméniennes, ils nous ont intimé de nous rendre immédiatement à la gare. Ma mère leur a expliqué que nous étions prêtes pour le départ, que nous étions seulement venues dire au revoir à nos cousines et que nous attendions le retour de mon père, qui était allé acheter les billets à la gare. "Dépêchez-vous, a ordonné le gendarme, car le train va partir dans une demi-heure!"

Husnu Hanim, de son côté, a présenté l'autorisation qu'elle avait de rester à Konia avec ses trois filles. Les agents en sont restés là avec nous, et se sont mis à inspecter les chambres, à la recherche d'Arméniens qui auraient pu s'y cacher. Nous tremblions de peur et je me souviens que Husnu Hanim demanda à ma grand-mère de dire la prière "Hragearimk". Mais grand-mère ne connaissait pas la prière en question.

Depuis notre salon, nous pouvions apercevoir les gendarmes qui examinaient systématiquement chaque pièce, regardant dans les armoires et sous les lits, avant de passer à la suivante. Notre

cousine priait à haute voix en arménien: "Seigneur, faites que les gendarmes ne voient pas la porte derrière laquelle se trouvent nos hommes, faites que cette porte devienne un mur..." Se tournant vers nous, les enfants, elle nous recommandait de ne pas regarder dans la direction de cette porte et de continuer à prier. Finalement, les gendarmes sont arrivés à la hauteur de la pièce où se trouvaient mon grand-père, mon père et mon oncle. Nos coeurs battaient à tout rompre. Soudain le commandant du détachement s'est adressé à ma mère avec énervement pour lui dire encore de se dépêcher d'aller prendre le train. Ma mère lui a de nouveau répondu que nous étions prêtes et sur le point de partir. Et cette interruption a fait oublier aux gendarmes de visiter la dernière chambre. Ils ne l'ont pas vue et sont montés directement au troisième étage...

L'émotion et la tension nous faisaient monter les larmes aux yeux. Il nous fallait reprendre notre souffle. La cousine nous disait cependant de prier encore, car les gendarmes pouvaient voir la porte en redescendant. Ce ne fut pas le cas. Une fois leur fouille terminée, les gendarmes sont repartis sans autre. Un peu plus tard, nous avons entendu le départ du train, avec son long sifflement.

Restait alors à trouver un moyen pour sortir de l'hôtel sans nous faire remarquer. Mon père est parti seul pour faire une reconnaissance. Lorsqu'il est revenu, au bout d'un certain temps, il nous a expliqué que la ville se trouvait à une demi-heure de distance de la gare et qu'il avait trouvé deux chambres dans le quartier grec de Konia, qu'il en avait loué une pour les quatre membres de la famille de ma tante et une autre pour nous, c'est-à-dire sept personnes.

La propriétaire s'appelait Ourania de Sillé. Sillé était une petite ville grecque réputée pour la beauté de ses femmes. Il y avait un proverbe turc qui disait: "Les femmes de Sillé et la poussière de Konia". En effet, je me souviens que les rues de Konia étaient en permanence recouvertes d'une très épaisse couche de poussière.

Mon père avait aussi loué trois voitures pour nous amener jusqu'à la ville. L'une des voitures était destinée aux bagages. Les deux autres transporteraient les enfants, les femmes et les vieux. Mon père, mon oncle et mon cousin Bedros suivraient à pied la voiture des bagages, puis ils passeraient par les champs pour éviter d'être repérés. Nous autres, dans ces voitures que nous appelions des "coupés", nous irions directement chez Ourania, dont le cocher connaissait l'adresse. Tout s'est bien passé, nous avons retrouvé mon père à l'entrée du quartier grec et avons rejoint notre nouvelle habitation après quelques hésitations dans les ruelles étroites.

Quelle merveilleuse personne était madame Ourania, et quelle bonté. Elle nous attendait. Elle avait préparé les chambres et chauffé de l'eau dans un énorme chaudron pour nos ablutions. Elle avait préparé aussi une bonne soupe. Tout cela nous a énormément réjoui. Depuis un mois que nous avons dû quitter Bursa, nous n'avions pas pu nous laver et n'avions rien mangé de chaud.

Le soir, ma mère a préparé nos lits. Nous devions coucher sur des matelas posés par terre. Mon petit frère Garbis pleurait à chaudes larmes, réclamant son lit de Bursa. Pendant plusieurs jours, ma mère fut obligée de l'endormir en le berçant dans ses bras, avant de le déposer sur son petit matelas. Jusqu'à ce qu'il se fut habitué à notre nouvelle vie.

La maison de madame Ourania était très agréable. La porte d'entrée se trouvait distante d'environ de trente mètres de notre logement, auquel on accédait en traversant un long corridor étroit, qui aboutissait à un jardin autour duquel étaient groupées plusieurs autres habitations. La même porte servait donc d'entrée pour plusieurs familles, et toutes les maisons étaient adjacentes et communiquaient entre elles. Lorsqu'un danger se présentait, on pouvait ainsi passer facilement d'une maison à l'autre. Il y avait un autre moyen de se mettre à l'abri, en passant par les toits en terre battue. On pouvait ainsi se déplacer dans tout le quartier et même aboutir dans un autre quartier de la ville.

Ces échappatoires ont, par la suite, joué un grand rôle pour nous. Ainsi, à peine étions-nous installés dans notre chambre, que nous avons appris que la rue était infestée de gendarmes, toujours à la recherche d'Arméniens pour les expédier vers l'est. Un peu plus tard, on frappait à la porte d'entrée. Notre admirable Ourania n'a pas voulu ouvrir avant que nous fussions mis à l'abri. Elle prit donc le temps de nous expliquer par quelles maisons nous devions passer pour quitter le secteur sans devoir passer par la rue. Cela fut vite fait. Ayant tout abandonné sur place, nous nous sauvâmes et nous retrouvâmes un peu plus tard à errer dans les rues, onze personnes, priant pour ne pas être attrapées.

Pendant ce temps, Ourania devait se débrouiller avec les policiers, qui lui reprochaient de ne pas leur avoir ouvert assez vite. Montrant que la porte se trouvait loin de son habitation, elle expliqua qu'elle n'avait pas entendu les coups et s'excusa. Puis elle avoua qu'en vérité, elle avait bien logé une famille arménienne, mais que celle-ci était partie la veille pour la gare, à la recherche d'un climat plus clément, avant le grand froid hivernal. Mais malgré ces

explications, les gendarmes décidèrent de laisser un garde en faction devant la maison, afin de vérifier les dires d'Ourania.

Lorsqu'on nous eut rapporté ces faits, il nous apparût que nous ne pouvions revenir chez nous et que nous devions donc de toute urgence trouver un autre logement. Après avoir erré toute la journée, nous avons finalement trouvé une chambre dans le quartier arménien, jouxtant le quartier grec. La maison appartenait à une famille arménienne avec sept enfants. Les deux aînés étaient soldats dans l'armée turque, et l'un d'eux avait un grade d'officier. Grâce à lui, toute la famille avait pu rester à Konia.

Imaginez un peu onze personnes devant loger dans la même chambre! Nous avons pu nous entasser à neuf, mais pour les deux autres, il ne restait plus de place. Ma mère et ma grand-mère sont allées supplier la propriétaire de permettre à mon oncle et à mon grand-père de dormir dans la cour. Après une longue discussion, elles ont pu obtenir son accord et nous avons passé une nuit peu confortable, mais en sécurité. Les jours suivants, mon père a pu faire venir nos affaires de chez Ourania. Pendant une brève période, nous avons pu vivre en paix. Les plaies de mon frère Garbis commençaient à se cicatriser, mais son bras gauche, traité aux rayons X, était irrémédiablement brûlé. Des morceaux de chair carbonisée s'en détachaient et la blessure exigeait beaucoup de soins. Il nous fallait des désinfectants, des bains, des pansements... c'était une occupation pour toute la famille.

Et pendant ce temps, les déportations et les persécutions se poursuivaient. Il y avait beaucoup à faire pour les policiers turcs, qui n'étaient pas nombreux et qui continuaient leurs recherches, tantôt dans le quartier grec, tantôt dans la partie arménienne.

De notre côté, nous étions toujours très inquiets au sujet de mes grands-parents maternels qui, semblait-il, n'étaient pas encore arrivés à Konia. Ils étaient cinq lorsqu'ils avaient quitté Bursa: grand-père Hovhaness, grand-mère Maritza, tante Marie, oncle Krikor et Zabel, la fille adoptive de ma grand-mère. Régulièrement, l'un de nous allait aux nouvelles à la gare. Et puis un beau jour, notre oncle Garabed - qui avait aussi rejoint Konia avec les siens - a appris qu'ils étaient enfin là, enfermés avec d'autres déportés dans une salle proche de la gare. Très habile, oncle Garabed a trouvé le moyen d'amadouer les gardiens, en leur versant des pots-de-vin. Nous avons ainsi pu les faire venir dans le quartier grec, où ils se sont installés avec leurs affaires dans une école abandonnée, dont ils ont loué une des salles de classe. La famille se trouvait à nouveau réunie.

Une grande frayeur

Notre maison du quartier arménien se trouvait dans une rue sans issue. Un beau jour, alors que nous étions en train de jouer avec d'autres enfants, nous nous sommes aperçus que la rue était cernée par des policiers. J'ai couru pour aller avertir la famille. Sans tarder, mon grand-père Garabed, ma grand-mère Meuhrubé, ma mère, mon père, notre jeune fille Martha, mon frère Garbis et moi, nous sommes tous descendus à la cave dont l'entrée se trouvait dans la cour. Malheureusement, la famille de ma tante Takouhie n'a pas eu le temps de nous suivre. Déjà, les gendarmes envahissaient la maison. Une autre famille, qui occupait la chambre contiguë à la nôtre avait réussi à s'échapper en passant par le toit. Quant à nous, dans la cave, plongés dans la prière, nous pouvions entendre le vacarme que faisaient les policiers, criant et commandant à la famille de ma tante de se préparer à les suivre à la gare. Notre propriétaire, elle, n'était pas contente que nous nous soyons cachés dans sa cave. Tandis que ma tante, très bouleversée, essayait de parlementer avec les agents, la propriétaire est venue nous trouver pour exiger que mon père aille s'annoncer aux policiers. Mon père, qui était d'un naturel calme, s'est fâché contre cette vilaine arménienne qui voulait nous mettre en danger: "Soyez sûre, madame, que si vous intervenez, je vous battraï!"

Les gendarmes ont dit à ma tante qu'ils laissaient un gardien en faction devant notre porte et qu'ils allaient chercher une voiture pour les emmener à la gare. Puis ils sont partis. Bedros et ma tante ont alors constaté que notre porte n'était pas surveillée, car le gardien se trouvait devant une porte voisine. Nous devons nous sauver au plus vite. Ma mère a rapidement préparé les paquets et nous a expliqué que si on nous posait des questions, il fallait dire que nous allions à la gare. Alors que nous sortions dans la rue, notre méchante propriétaire est allée nous dénoncer auprès du gendarme de garde, par peur d'être complice de notre évasion. Dieu, une fois encore, est venu à notre aide. Le gardien, qui se trouvait être un paysan naïf, a répondu qu'il était là pour surveiller la porte devant laquelle il se tenait, et rien d'autre. Nous éloignant du quartier arménien, nous sommes allés chez ma grand-mère Maritza, qui occupait une chambre dans une école abandonnée du quartier grec. Quel triste défilé nous formions, avec nos petits colis... Heureusement, nous n'avons rencontré aucune difficulté et nous sommes arrivés chez ma grand-mère, où se trouvait déjà la famille d'oncle Garabed et celle d'oncle Grditch. En tout, nous nous

sommes retrouvés ainsi au nombre de vingt-cinq, très inconfortablement installés dans une seule pièce, sans pouvoir bouger. Nous avons dû abandonner la plupart de nos affaires chez la mauvaise Klghatir Hanim, mais au moins, nous étions libres. Et lorsque, quelques jours plus tard, nous sommes revenus loger chez Klghatir, nous avons constaté que bien des choses avaient disparu.

Nous nous sommes habitués, peu à peu, à notre nouvelle vie. Ma tante Takouhie a pu trouver un logement pour les siens, mais la santé de Onnig agha s'est aggravée. Je crois qu'il avait eu une attaque, et il était alité. Et puis, l'argent commençait à manquer... quels soucis! Mon père ne pouvait pas travailler, et c'est ma mère qui a cherché un emploi. Par chance, ma grand-mère Maritza avait pu conserver sa machine à coudre Singer. Alors, ma mère, ma grand-mère et tante Marie ont commencé à faire des travaux de couture pour des familles turques qui fournissaient non seulement le tissu, mais également le fil à coudre, impossible à dénicher autrement.

Au marché couvert de Konia, il ne restait que les magasins turcs. Les échoppes et les commerces tenus par des chrétiens avaient été fermés. Les uns après les autres, ces magasins ont été confiés par les autorités à des commerçants turcs, qui ont pu y récupérer de grandes richesses: bijoux, tissus, chaussures, argenterie, etc. Oncle Garabed a trouvé un emploi dans l'un de ces magasins tandis qu'oncle Krikor devenait lui aussi employé chez un commerçant turc. Ce dernier était un homme âgé et bon, qui traitait mon oncle avec respect et affection, comme s'il s'était agi de son propre fils. Lorsque les policiers venaient inspecter les boutiques, à la recherche d'Arméniens en fuite, le commerçant cachait mon oncle dans sa cave et mentait aux agents.

A côté de notre habitation, il y avait une grande maison qui avait appartenu à une riche famille arménienne. Ces Arméniens avaient été déportés et leur maison donnée à une famille de Turcs rapatriés de Bulgarie. Le chef de cette nombreuse famille, Etem Bey, s'y était donc installé. Il comprenait fort bien nos problèmes, puisqu'il était, comme nous, déporté. Bien sûr, il était mieux considéré que nous et bien plus confortablement installé. Les deux épouses d'Etem Bey lui avaient donné cinq enfants. Le gouvernement turc lui avait offert des vaches, des poules, de la farine, et lui faisait livrer chaque jour sa ration familiale de pain. A l'époque, la plupart des aliments étaient difficiles à trouver, et le pain était particulièrement rare. Ma vaillante maman est donc allée chez ces voisins pour demander du travail. Spontanément, les femmes turques se sont réjouies de trouver un

peu d'aide: elles avaient beaucoup à faire avec les enfants, la ferme et la cuisine et il ne leur restait pas assez de temps pour les travaux de couture. Trois fois par semaine, nos trois femmes se sont ainsi rendues dans la maison d'Etem Bey pour coudre, tricoter ou raccommoder. Trois fois par semaines, le repas leur était offert et moi, bien sûr, j'étais de la partie, profitant des repas succulents que nous préparaient les dames turques. C'était la période du ramadan et, par conséquent, elles-mêmes respectaient le jeûne. Etem Bey avait demandé à ses femmes de bien nous traiter. A table, nous étions servis par les deux épouses à la fille aînée. Chaque jour, Etem Bey recevait du gouvernement une dizaine de pains, et chaque fois, il nous en apportait un, secrètement.

Vint l'automne. Etem Bey était employé de l'Etat. Il partait à la campagne pour ramasser les récoltes de blé destinées à l'armée. Un jour, il proposa à mon père de l'accompagner pour s'occuper de la comptabilité. Il ne pouvait pas le rétribuer, mais à la place, il proposa de nous donner quelques sacs de farine. Mon père accepta avec joie et ils partirent ainsi tous deux pour une tournée d'inspection et de récolte qui devait durer deux mois.

Dans cette région, les familles avaient coutume de préparer des réserves pour l'hiver. Ca commençait par les vendanges, d'où l'on tirait de la mélasse et de la confiture de raisin. Puis on tuait un boeuf pour préparer le soudjouk, le passdrma (viande séchée) ou le kavourma (petits morceaux de viande rôtie), et l'on faisait fondre la graisse de l'animal. Avec le blé, on constituait des provisions de farine et de boulgour. De notre côté, nous ne pouvions pas faire grand chose, puisque les déportations continuaient et nous ne savions pas où nous allions passer l'hiver.

Mon grand-père Garabed avait un ami, Krikoris Aga, qui avait été pharmacien à Bursa. Avec sa femme, leur fils, son épouse et leurs deux enfants, ils avaient décidé de quitter Konia pour aller passer l'hiver dans la ville d'Ereyli. Grand-père voulait absolument que nous partions avec eux. La question a suscité une vive discussion dans notre famille. Ma mère, quoique empreinte de respect pour son beau-père, eut le courage de le contredire. "Père, lui dit-elle, si vous voulez partir, je ne vous en empêche pas. Mais moi, je reste ici. Si vous voulez, prenez tous les objets de valeur que nous possédons et qui peuvent vous être utiles. Prenez, mais moi, je ne bouge pas, je reste à Konia avec mes enfants!" Prévoyante, notre chère maman se doutait bien qu'il se passait des choses en-dehors de Konia, puisque nous n'avions jamais eu aucune nouvelle de tous ceux qui en étaient partis. Grand-père a dû céder et il s'est séparé tristement

de son ami. A peine étaient-ils partis que l'on nous rapportait que les Turcs avaient tué le vieux couple et leur fils, enlevant sa jeune femme et abandonnant les enfants. Grâce à ma mère, nous avons eu une fois de plus la vie sauve.

Sur notre demande, notre propriétaire nous a expliqué où se trouvait l'église arménienne la plus proche. Elle était juchée sur la colline d'Allaedine, non loin d'une mosquée et d'une église grecque. Elle était bien belle, notre église, mais nous ne pouvions y entrer, car la police y avait apposé les scellés. Et peu de temps après, une quinzaine d'ouvriers, accompagnés par des gendarmes, ont commencé à démolir notre église. C'était une construction solide, avec une magnifique coupole. Les ouvriers ont dû travailler trois semaines durant, mais l'église résistait et, un jour, la coupole s'est effondrée sur les travailleurs, faisant plusieurs morts. Les vieilles dames arméniennes allaient acheter des cierges chez les Grecs et les allumaient sur les ruines de l'église en priant. Nous avons pris l'habitude d'assister aux messes grecques. Nous ne comprenions pas leur langue, mais l'atmosphère mystique nous invitait à la prière.

Et puis, nous autres les enfants, nous étions invités par les missionnaires américains à l'école du dimanche. Nous apprenions par coeur des psaumes et versets du Nouveau Testament. Je me rappelle que j'avais beaucoup de peine à mémoriser, mais ma cousine Araxie, qui avait cinq ans de plus que moi, récitait sans peine par coeur et recevait souvent des récompenses. J'avais un peu honte de ne pas y arriver aussi bien qu'elle.

Les jours passaient, et nous sommes arrivés à Noël 1916. Toujours logés chez Klghatir, nous n'avions rien pour fêter dignement: ni église, ni repas de Noël, ni même assez de pétrole pour éclairer notre pauvre chambre. Ma mère avait déniché une petite lampe, plutôt une veilleuse avec une seule mèche, qui éclairait à deux mètres à peine et près de laquelle maman faisait des broderies que ma tante Takouhie allait vendre au marché des femmes.

Le cuisinier de l'hôpital américain se trouvait être un déporté arménien. Il pouvait procurer à sa famille toutes sortes de victuailles. C'était un homme très bon et très croyant. Il a tenu à réunir quelques familles déportées pour passer Noël et partager son repas de fête. Il nous a donc invités, avec la famille de notre propriétaire et une autre famille arménienne. Mais ma grand-mère Meuhrubé, très digne et fière, s'est sentie blessée et n'a pas voulu accepter cette invitation qu'elle considérait comme une aumône. Bien sûr, nous l'avons suppliée de changer d'avis, mais nous n'avons pu la convaincre.

Déçus, affreusement tristes d'être privés d'une joie si rare, nous avons dû assister au départ de nos voisins à ce repas et nous sommes restés seuls, à la lumière de notre unique lampe.

Une semaine plus tard, le fameux cuisinier a envoyé chez nous son épouse, pour renouveler son invitation à dîner. Cette fois-ci, grand-mère n'a pas pu refuser, puisque nous étions les seuls invités. Quel bonheur pour nous tous, et quelle impatience pour nous, les enfants... Nous étions onze au total, à prendre part à ce repas. Le cuisinier et sa famille, déportés comme nous, n'avaient pas assez de meubles pour installer tant de monde. Ils avaient donc étendu par terre un immense drap, au milieu duquel trônait, sur une caisse en bois, un vaste plateau chargé de légumes, de riz et de poulets rôtis. Il y avait de tout, en abondance, des plats de fruits secs aux gâteaux sucrés. Ils nous ont honorés, respectés et gavés. Grand-mère était contente. Et quelle surprise lorsque, à la fin du repas, ils nous ont offert du café, un luxe auquel nous n'avions plus eu droit depuis bien longtemps. Pour les enfants, il y avait de l'eau chaude sucrée, qu'on appelle en turc "cherbète". Ce fut un souvenir inoubliable pour moi et pour nous tous.

Grâce au travail de mon père, nous avons assez de provisions de farine pour tout l'hiver. Nous nous sommes associés avec plusieurs autres familles pour louer un four chez un boulanger, qui nous faisait le pain pour quinze jours. L'état de santé d'oncle Onnig s'est aggravé. Souci pour toute la famille, auquel s'ajoutait toujours le souci de l'argent. Les missionnaires américains avaient commencé à ramasser les pauvres orphelins, enfants d'Arméniens tués ou déportés, qui erraient dans les rues en mendiant une tranche de pain. Quand les orphelins sont arrivés à Konia, les missionnaires ont cherché à les confier aux familles arméniennes restantes, en payant leur pension. Ma tante s'est engagée à en prendre cinq. Cousine Araxie s'occupait des enfants et de son père, tandis que ma tante et oncle Bedros essayaient d'arrondir un peu leur budget en vendant des petits objets au marché ou en proposant des allumettes, des pistaches et des bonbons dans les rues. Peu de temps après, Onnig agha est décédé.

Notre premier hiver à Konia fut très dur. La nourriture et le chauffage constituaient pour nous une source quotidienne de soucis. Impossible de dénicher du sucre, de la viande, des légumes, des fruits et du pétrole. Ma mère devait lutter pour trouver de quoi nourrir toute la famille.

Arrivèrent les fêtes de Pâques, que nous avons voulu célébrer dignement, dans une église, avec d'autres fidèles. Le matin de

Pâques, nous nous sommes donc mis en route vers l'église grecque, qui était située assez loin de chez nous. Il fallait, pour y parvenir, grimper tout au sommet d'une colline. Fatigués et transpirant, nous sommes finalement arrivés devant la porte de l'église. Quelle déception! Un pope se tenait là, qui demandait aux arrivants s'ils étaient chrétiens ou Arméniens. Mon père répondit que nous étions chrétiens en même temps qu'Arméniens. L'église était pleine, nous expliqua le pope, et il ne pouvait laisser entrer que les Grecs. Mon père proposa alors d'aller à l'église catholique, qui se trouvait au pied de la colline. Et nous voilà redescendus, avec grand-mère et grand-père, qui avait plus de quatre-vingt ans! Mais chez les catholiques, on nous met de nouveau à la porte. Que pouvions-nous faire? Mon père nous demanda de le suivre, car il allait nous emmener à un endroit où nous pourrions prier tant que nous voudrions. Nous avons donc repris notre marche. Il faisait très chaud. Les rues de Konia étaient pleines de poussière. Sans exagérer, je crois qu'il y avait près de cinquante centimètres de poussière par terre. Chaque fois que passait une voiture, nous étions aspergés de poussière de la tête aux pieds. Fatigués et mécontents, nous avons marché et marché, songeant qu'il nous faudrait rentrer par le même chemin. Nous sommes enfin arrivés devant un grand jardin potager, avec un immense bassin. Mon père connaissait le jardinier. Il lui a demandé de mettre deux ou trois pastèques dans la bassin et de nous apporter du pain et du fromage. Pendant que le jardinier allait préparer notre collation, nous pouvions prier et nous reposer. Ensuite commencerait le banquet.

Cette fête de Pâques bien inhabituelle reste un très agréable souvenir. Après cela, mon père s'est mis à chercher d'autres communautés chrétiennes. Ayant appris que les Arméniens protestants se réunissaient régulièrement dans une salle pour célébrer leur culte, il alla voir le pasteur de cette communauté et lui demanda la permission d'assister au culte, lui précisant que nous étions, quant à nous, grégoriens. Le pasteur réagit avec enthousiasme à notre requête et c'est ainsi que nous avons commencé à assister au culte, le dimanche de 10 à 11 heures. Par la suite, ce généreux pasteur proposa de prêter la salle aux grégoriens, afin qu'ils puissent célébrer leur messe de 8 à 10 heures, avant les protestants. A un côté de la salle se trouvait donc un pupitre pour le pasteur protestant, tandis qu'en face on avait installé une autre table qui présentait l'autel. Nous allions assister à la messe de 8 à 10, puis nous tournions nos chaises pour écouter le pasteur et chanter avec les protestants. J'avais appris presque tous les cantiques par coeur et, souvent, le pasteur demandait aux enfants ce qu'ils désiraient chanter.

Curieusement, ce drôle de mélange entre deux églises chrétiennes m'a préparé à ma vie future. Robert, mon mari, était protestant et je n'ai vu pour ma part aucune différence importante entre les deux églises, puisque toutes deux servaient Jésus que nous aimions et qui nous protégeait.

Les persécutions se poursuivaient. Cette fois-ci, les Turcs avaient trouvé un autre moyen pour déplacer les réfugiés. Konia regorgeait de déportés. Les Turcs ont voulu en envoyer une partie dans les villages alentours. Le problème, c'est que dans ces villages, il n'y avait ni maisons où ils pourraient être logés, ni magasins d'alimentation, ni médecins, ni pharmacies. Quelle calamité, de devoir se déplacer dans ces conditions en plein hiver. Cependant, les catholiques et les protestants échappaient provisoirement à la déportation. Les premiers étaient protégés par l'église romaine et les seconds par les missionnaires américains. Le pasteur arménien a proposé à mon père de nous inscrire dans ses registres. Il voulait nous donner des certificats attestant que nous étions protestants. Nous avons eu une réunion de famille pour discuter de la question. Tout le monde a été d'accord, mes grands-parents paternels, la famille de tante Takoujhie et celle d'oncle Garabed. Nous avons obtenu nos certificats et nous étions bien curieux d'en vérifier l'efficacité. L'attente n'a pas été longue. Un beau jour, le quartier fut à nouveau cerné par la police. Nous, les enfants, nous tremblions de peur. Lorsque les policiers se sont présentés chez nous, mon père les a reçus avec beaucoup d'assurance, leur présentant nos certificats tous neufs. "Très bien monsieur, ce n'est pas pour vous que nous sommes venus", ont-ils dit avant de s'en aller.

Après ces événements, plusieurs Arméniens grégoriens ont pu obtenir le miraculeux certificat des protestants.

Encore un été

Nous sommes arrivés en été. Mes parents se rendaient bien compte que pour sept personnes, notre chambre était vraiment petite. Avant de partir avec Etem bey, mon père a alors trouvé une maison dans le quartier des Turcs. Cette maison avait trois chambres, une cuisine et un jardin. Les propriétaires acceptaient de nous la louer, en principe pour trois mois, période durant laquelle ils allaient passer l'été dans leur maison de campagne. Nous avons donc déménagé, puis mon père est parti avec Etem bey.

Quel bonheur, d'avoir de l'espace. Mes grands-parents avaient une chambre, et nous aussi, avec Martha, la jeune fille qui s'occupait de mon frère Garbis. A peine étions-nous installés que mon grand-père tomba gravement malade. Il perdit sa voix, et ne put plus manger. Seule grand-mère pouvait un peu le comprendre. Je me souviens qu'il était couché sur son matelas à même le sol. Lorsqu'il avait besoin de quelque chose, il frappait le plancher avec son verre jusqu'à ce que quelqu'un vienne. Il ne pouvait avaler que du lait et de l'eau.

A la maison, nous n'avions plus aucun homme valide, puisque mon père était parti. Autour de notre maison, nos voisins turcs nous observaient d'un oeil méchant. Lorsque la nuit était tombée, nous entendions des bruits en provenance de la maison contiguë. Quelqu'un frappait violemment le mur avec un bâton. Nous étions terrorisés. Nous n'osions pas dormir, de peur que notre maison soit envahie pendant notre sommeil. Notre vaillante maman a réfléchi à un moyen d'assurer notre sécurité. Elle a trouvé une paysanne arménienne de fort caractère, qui accepta de venir passer les nuits chez nous. Elle nous rassurait et nous encourageait, en nous parlant de sa grosse voix d'homme, pour faire savoir aux gens d'à côté que nous n'étions pas seuls. De fait, les coups ont cessé dans la maison voisine.

Cependant, ma mère s'est mise en quête d'un logement dans un quartier chrétien. Et mon grand-père s'affaiblissait du jour au lendemain. Finalement, nous l'avons trouvé mort dans son lit. A la même époque, mon père est revenu des champs dans un état pitoyable. Sale, fatigué et couvert de poux. Il nous expliqua que dans leur campement il n'y avait pas d'eau pour se laver. Quel souci pour ma mère, et quel travail. Elle craignait que nous soyons

contaminés par la vermine. Et nous aussi, nous manquions d'eau et de savon. Pour nous laver, nous utilisions de la terre glaise, que l'on ramassait aux alentours de Konia, dans des terrains abandonnés. Munis de sacs et de pelles, nous allions ramasser cette précieuse matière qui servait à laver nos mains et notre vaisselle. Pour nettoyer le linge, on employait la cendre. Les jours de lessive, il fallait chercher l'eau à la fontaine publique, qui se trouvait assez loin de notre maison.

Nous étions encore chez les Turcs quand mon père est tombé malade. Il avait une forte température, mais le plus inquiétant, c'est qu'il ne parvenait plus à parler. Ma mère a cru qu'il avait eu une attaque. Quelle émotion! Maman est partie à la recherche d'un médecin. Après une journée de course, elle est revenue au soir, accompagnée du médecin de l'hôpital américain, le docteur Post. Pendant toute la journée, ce médecin avait visité des malades, et ma mère l'avait suivi dans sa tournée. Examinant mon père, le docteur ne trouva d'abord rien d'anormal. Puis il voulut voir sa langue. Quel ne fut pas son étonnement de constater que celle-ci avait triplé de volume, l'empêchant de s'exprimer. Grâce aux remèdes prescrits par le docteur Post, mon père fut vite rétabli.

Maman trouva enfin une grande chambre dans le quartier grec, chez Madame Hariklia, une très gentille dame veuve avec laquelle nous nous sommes si bien entendus qu'elle est pratiquement devenue membre de notre famille. Nous étions heureux d'habiter dans un quartier chrétien, d'autant que notre logement était proche de celui de notre grand-mère Maritza. Nous étions cinq chez Madame Hariklia, grand-père étant décédé. Quant à Martha, elle commençait à énerver ma grand-mère, qui la trouvait paresseuse et impertinente. Elle était censée s'occuper de mon frère Garbis. Or, elle ne faisait pas son devoir. Et ma mère devait faire les achats, ce qui n'était pas chose facile, et gagner quelques sous pour permettre l'entretien de la famille. Chacun d'entre nous avait ainsi des devoirs. Nous étions en été 1916 et j'allais bientôt avoir dix ans. Moi aussi, j'essayais de me rendre utile. Chaque matin, j'allais acheter le lait. Et tous les jours, je cherchais l'eau potable à la fontaine. Avant de commencer la journée, nous devions redresser nos lits afin de pouvoir circuler dans la pièce. Mais Martha nous aidait bien peu. Le climat s'est détérioré entre ma grand-mère et Martha, jusqu'au jour où grand-mère, vexée par une répartie de Martha, lui demanda de présenter ses excuses ou de s'en aller. J'ai supplié Martha de demander pardon, mais elle était têtue. Il faut dire aussi que, malgré ses dix-huit ans, elle n'était pas très développée intellectuellement. Elle a donc décidé de quitter notre famille. Maman s'est mise en

quête d'une famille d'accueil convenable, et elle trouva finalement un vieux monsieur grec, qui venait de perdre son épouse et qui vivait non loin de notre maison. Il avait besoin d'une aide ménagère. Je suis allé avec Martha visiter sa maison. Martha a trouvé la proposition à son goût, notamment parce qu'il n'y aurait pas de patronne. Par la suite, nous avons constaté qu'effectivement, Martha avait trouvé son bonheur.

L'automne est arrivé. Il fallait préparer des réserves pour ce deuxième hiver d'exil, comme nous l'avait enseigné l'expérience de l'hiver précédent. La maison s'est animée d'une intense activité. Nous avons acheté du boulgour, des haricots secs, des lentilles. Nous avons préparé des confitures. Avec une autre famille, nous avons acheté un boeuf, avec lequel nous avons fait du soudjouk (saucisson sec et épicé), du pasdrma (viande séchée, assaisonnée) et du kavourma (viande rôtie en petits morceaux). Madame Hariklia, une femme d'expérience, nous a beaucoup aidé et conseillé.

Les autorités turques, pendant ce temps, n'avaient pas interrompu leurs activités. Nous avons pu échapper jusque là à la seconde phase de la déportation, celle qui voyait des milliers d'Arméniens être emmenés vers l'est pour décharger le trop-plein des villes, la plupart mourant en cours de route. Les Turcs ont trouvé aussi un autre moyen pour éliminer les réfugiés. Ils se sont mis à mobiliser les hommes pour les envoyer au front. Tous les hommes jeunes mobilisables se sont alors enfermés dans leurs maisons. Mon grand-père maternel Hovaness était bien sûr trop âgé. Il a trouvé un emploi dans un magasin du marché, tenu par un vieux Turc. Son patron a vite constaté que grand-père était un homme honnête et débrouillard, et lui a confié l'entière responsabilité du magasin. Quant à oncle Garabed, toujours très habile, il est devenu l'ordonnance d'un officier turc et a pu rester à Konia. Oncle Krikor, pour sa part, s'est caché à la maison. Il avait environ vingt-huit ans. Mon père, mobilisable lui aussi, évitait de sortir.

Nous avions des amis, un couple d'un certain âge, qui habitaient en face de chez nous, M. Benliyan, qui se prénomait Nassip, comme mon père, et sa femme, Perouzig. Ils avaient un fils qui habitait Istanbul et qui, comme les autres Arméniens de la capitale, avait échappé à la déportation. Un jour, M. Nassip est tombé malade. Très émue, Perouzig Hanim est venue chez nous pour trouver un peu de réconfort. Ma mère s'est occupée de faire venir un médecin, mais il n'y avait plus rien à faire et M. Nassip est décédé peu après. Il avait 65 ans. Mes parents se sont chargés d'organiser les funérailles, puis nous avons pris soin de Perouzig Hanim, restée

seule. A cette époque, mon père vivait continuellement dans la crainte de se faire arrêter. Une fois, Perouzig hanim est arrivée chez nous avec l'acte de naissance de son mari, pour l'offrir à mon père, âgé alors de 42 ans. En ce temps-là, les Turcs n'avaient pas de nom de famille et se faisaient désigner par leur prénom. Mon père portait donc le même prénom que le défunt, mais la différence d'âge était sensible. Mon père a laissé pousser sa barbe, pour se vieillir un peu et se faire passer pour le défunt. Il n'avait pas un seul poil blanc, mais malgré tout, il a commencé à se sentir un peu plus libre et à sortir davantage de la maison.

Pendant ce temps, Madame Hariklia a proposé à ma mère de commencer une nouvelle activité. Il y avait beaucoup de coton dans le pays, avec lequel on fabriquait du fil blanc. Hariklia connaissait les teintures. Avec maman, elles se sont mises à teindre du fil avec toutes sortes de couleurs. Elles ont pris contact avec des femmes turques qui possédaient des métiers et qui savaient tisser. Peu à peu, elles se sont partagé le travail: Harikila s'occupait de la teinture, maman dirigeait les ouvrières et papa se chargeait de vendre les tissus. Un jour, nous sommes allés en famille chercher des tissus chez les ouvrières, dans le quartier turc. Les hommes ne pouvaient pas pénétrer dans les appartements des femmes. Mon père et mon frère sont restés devant la porte, tandis qu'avec ma mère nous entrions dans la maison.

Comme d'habitude, il y avait une longue allée qui conduisait aux habitations. Nous sommes arrivées dans la pièce où les femmes tissaient. Il y avait là six ouvrières, qui plaisantaient et se moquaient de nous, en disant "Madame, si nous vous tuons, toi et ta fille, personne n'entendra vos cris de la rue!". Nous ne savions pas jusqu'à quel point il s'agissait-là d'une plaisanterie. Ma mère a répondu que son mari l'attendait dehors, et que s'il ne nous voyait pas revenir, il avertirait les gendarmes. Finalement, nous avons payé les tissus et nous sommes reparties, crispées. Dans la rue nous attendait une autre émotion: nous avons trouvé mon père en train de discuter avec un policier, et mon frère tremblant de peur. Le policier disait à mon père qu'il avait l'âge pour être soldat, et voulait voir ses papiers d'identité. Très sûr de lui, mon père lui a répondu: "Monsieur le gendarme, j'ignorais qu'un homme de mon âge pouvait faire du service". Il a montré la carte d'identité de notre voisin Nassip efendi, qui lui attribuait l'âge de 65 ans. Nous n'avons pas compris si le policier était naïf ou sans expérience, en tout cas il s'est excusé et a laissé mon père tranquille. Dieu merci, nous étions sauvés une fois de plus.

Comme je l'ai dit plus haut, mon grand-père Hovhanes était très croyant. Il craignait Dieu et priait plusieurs fois par jour. Ils étaient cinq dans sa famille, avec grand-mère, tante Marie, oncle Krikor et Zabel, et ils vivaient dans une seule pièce. Pour s'isoler et pour prier, grand-père allait dans un coin du jardin. Deux heures le matin, deux heures le soir. Tenant la bible, il dressait soudain ses mains vers le ciel dans un geste de recueillement silencieux. Je ne sais pas quelles parties de la bible l'intéressaient, mais rien ne pouvait l'empêcher de prier, ni la chaleur, ni le froid. Ceux qui nous connaissaient avaient coutume de dire que les prières de grand-père nous avaient permis d'échapper à la mort.

Les Turcs, pendant ce temps, continuaient à mobiliser. Mon oncle Krikor restait toujours enfermé à la maison, dans le quartier grec. Un jour, il s'est cependant sauvé de chez lui pour venir nous rendre visite. Et tandis qu'il se trouvait dans notre maison, j'ai vu avec mon frère des soldats et des policiers qui arrivaient dans notre rue. Nous avons couru pour avertir la famille. Il y avait dans la chambre une grande armoire dans laquelle nous entassions nos matelas durant la journée. Mes parents ont vite tiré les matelas pour que mon oncle se cache derrière, tout au fond de l'armoire. Les policiers ont perquisitionné dans toutes les habitations de la rue, à la recherche de déserteurs. Ils n'ont pas trouvé oncle Krikor qui, resté plus d'une heure enfermé dans l'armoire et ayant manqué d'air, a failli s'évanouir.

Nouvel hiver

Il manquait beaucoup de choses dans la ville et lorsqu'on trouvait enfin ce dont on avait besoin, c'était bien souvent l'argent qui faisait défaut. L'hiver s'approchait et nous n'avions pas de vêtements chauds. Dans les magasins, les tissus manquaient. madame Hariklia a conseillé à maman d'acheter de la laine brute et, sous sa direction, nous avons appris à traiter cette laine. Toute la famille a été mobilisée pour ce travail. Il fallait laver, carder, filer, tordre et ensuite tricoter cette laine. Petite fille, j'ai ainsi appris à filer. Maman et mes grand-mères ont tricoté des sous-vêtements, des jaquettes, des bas et des bonnets. Nous travaillions si bien que nous avons commencé à tricoter pour des clients.

L'autre grand problème qui se posait, c'était de chauffer notre chambre. Alors nous avons fabriqué un fourneau avec des tuyaux, un vieux bidon de pétrole, de la tuile et de la boue. Nous étions à peu près parés pour l'hiver. Demeurait la question du combustible. Nous avons appris que la compagnie du chemin de fer vendait de la poussière de charbon. Quelle corvée: il fallait aller jusqu'à la gare avec des sacs et une voiture. Puis il fallait fabriquer des briquettes à partir de cette poussière, à laquelle on mélangeait de la terre. Tout cela devait être accompli pendant que le soleil était assez chaud pour sécher les briquettes.

Il y avait aussi une grande pénurie de viande. Pendant plusieurs semaines, nous n'avons pas trouvé le moindre morceau de viande. Un jour, maman est arrivée d'un air triomphant, portant un gros paquet. Elle avait déniché une tête de buffle, pour très peu d'argent. C'était une aubaine. Il y avait beaucoup de viande sur cette tête. Il y avait aussi le cerveau et la langue. Le tout devait peser au moins cinq kilos. Nous nous sommes régalés pendant une semaine. Par la suite, ma mère a pu de temps en temps acheter à bon prix une tête de buffle, un morceau qui n'était pas encore trop recherché. Mais peu à peu, les gens de la ville ont compris que c'était une bonne affaire et il est devenu de plus en plus difficile de trouver des têtes de buffles.

Dans tout le pays régnait une grande activité. C'étaient les vendanges et la moisson du blé. Il y avait trois sortes de raisins. Une partie était destinée à faire de la mélasse, une autre partie était séchée et la troisième était conservée dans les caves, suspendue à des fils, pour l'hiver. Le travail se faisait dans la rue. On vannait le

blé pour enlever le son, et il fallait du vent. J'étais subjuguée par ces activités. Comme d'habitude, j'allais aider, malgré l'interdiction de mes parents. Je crois que j'avais un fort caractère. Mes parents avaient de la peine à me maîtriser et j'avais toujours des histoires avec ma mère. Elle ne voulait pas que j'aie joué avec les enfants dans la rue. Mais comment vivre dans une chambre, entourée d'adultes, sans camarades et sans jouets? C'est pour cela que nous avons commencé, avec Zabel, à tricoter des ballons et des poupées, que nous remplissions de son. Ce n'était pas facile de tricoter des ballons bien ronds. Et quelle déception, lorsque nous constatons qu'ils ne rebondissaient pas, restant sottement collés par terre!

C'est à ce moment de notre vie que maman a trouvé un autre moyen de m'occuper. Il y avait à Konia un jeune homme qui avait fait ses études au collège Djenanian et qui donnait des leçons particulières. Ma mère l'a engagé, deux fois par semaine, pour m'enseigner le français, l'anglais, l'arménien et un peu de mathématiques. Quelle corvée, ces leçons! C'était comme une punition et je m'y préparais sans enthousiasme. Mais ma mère s'inquiétait de l'absence d'école et ces leçons privées ont sûrement servi à quelque chose, puisque quand nous sommes arrivés par la suite à Istanbul, j'ai été admise en troisième classe de l'école moyenne, grâce à ma connaissance des langues. Quant aux autres branches, j'étais médiocre, par exemple les sciences, la géographie ou la géométrie. Je me suis débrouillée tant bien que mal, mais les mathématiques sont toujours restées ma branche faible.

Enfin, nous étions donc arrivés au début de notre second hiver à Konia. Il a été très froid et nous avons eu plus d'un mètre de neige. Les toits des maisons étaient en terre, et ne pouvaient pas supporter un tel poids. Il fallait donc déblayer la neige, que l'on entassait dans la rue. A tel point que notre porte d'entrée s'est trouvée complètement bloquée et que nous avons dû creuser un tunnel dans la neige pour pouvoir sortir! Heureusement, nous avons suffisamment de provisions et nous avons pu nous nourrir. Le régime était monotone, mais convenable. Toutefois, avec mon petit frère, nous avons souffert d'un manque de vitamines. Avec mes cousines Araxie et Arminé, nous avons eu le scorbut. Nos gencives étaient à vif, les saignements étaient très pénibles. On nous conseillait de nous rincer la bouche avec du vinaigre. Il n'y avait ni brosses à dents ni pâtes dentifrices. On se frottait les dents avec un morceau d'ouate trempé dans la poussière de charbon! Le sucre manquait aussi. De temps en temps, ma mère nous donnait une poignée de raisins secs. Un jour, nous avons appris que le gouvernement allait distribuer vingt-quatre morceaux de sucre par

personne. Avec grand-mère Meuhrubé, nous sommes parties à l'adresse indiquée. C'était assez éloigné de notre maison. Beaucoup de gens attendaient déjà de recevoir leurs parts. Nous avons fait la queue durant plus de deux heures, et quand notre tour est venu, on nous a annoncé que le sucre était épuisé... Ainsi, pendant les trois ans et demi que nous avons passés en tout à Konia, nous n'avons pas eu le moindre morceau de sucre! Il n'y avait que la mélasse et les raisins secs.

Ma grand-mère et moi étions chargées du transport de l'eau de la fontaine municipale jusqu'à la maison, soit une distance d'environ deux cent mètres. Autour de la fontaine, il y avait souvent des bagarres entre femmes qui attendaient leur tour.

A cette époque, une dizaine de dames grégoriennes et protestantes ont formé des réunions de prière. Bien sûr, je participais aussi à ces réunions, au cours desquelles on priait et chantait (en turc). J'avais appris par coeur tous les chants. Ces rencontres étaient très bienfaisantes et je les attendais avec impatience. Nous étions aussi présents, tous les dimanches, à la messe arménienne ainsi qu'au culte protestant.

Comme je l'ai mentionné plus haut, la famille de ma grand-mère Maritza habitait dans une classe de l'école grecque. Le plafond de cette classe menaçait sérieusement de s'effondrer et ils ont dû chercher en catastrophe un nouveau logement. Ils ont eu la chance de trouver, juste en face de l'école, une petite maison de deux chambres avec cuisine. La famille de grand-mère Maritza s'est installée dans l'une des chambres, tandis que l'autre était occupée par la famille d'oncle Garabed. La maison était très agréable, avec un grand jardin. L'école grecque s'est d'ailleurs vidée de tous ses habitants, tous des gens de Bursa.

Peu de temps après, nous avons vu arriver un groupe de quarante ou cinquante femmes en deuil, accompagnées de leurs jeunes enfants. C'étaient des catholiques arméniennes, originaires d'Ankara. Leurs maris et leurs enfants âgés de plus de quinze ans avaient été emmenés dans les plaines d'Ankara, dépouillés de leurs biens et massacrés. Leur cortège était triste à pleurer. Lorsque ces femmes sont arrivées à la gare de Konia, le chef de gare, qui était un Arménien catholique du nom de Afkerian, les a prises sous sa protection. Il a loué l'école grecque abandonnée pour y loger ces pauvres femmes. Il n'y avait pas assez de classes pour tout ce monde, qui devait se serrer à quatre ou cinq familles dans la même pièce, avec les enfants. Une famille dans chaque coin, et quelquefois une cinquième famille au centre de la classe. Quelle

misère! Les pauvres femmes n'avaient pas de loyer à payer, mais il fallait tout de même manger. Elles ont rapidement commencé à travailler comme des fourmis. Comme leur logement était trop étroit, plusieurs d'entre elles travaillaient devant la porte. Elles tricotaient toutes sortes de vêtements, elles faisaient des dentelles, qu'elles allaient vendre aux soldats allemands à la gare. Parmi ces soldats qui repartaient chez eux, il y avait aussi des blessés. Nous avons appris bien des choses par ces femmes d'Ankara.

Mon oncle, pendant ce temps, était toujours caché à la maison. Il devait avoir vingt-six ou vingt-sept ans et, bien sûr, il s'ennuyait: sans amis, sans livres ni journaux... nous n'avions pas même de papier pour écrire. Alors, de temps en temps, nous lui rapportions le papier qu'utilisaient les marchands pour emballer leurs légumes. Mais l'inactivité et la solitude forcées avaient rendus mon oncle si fragile qu'il s'est mis à noter des calculs de fou, commençant par $1 + 1$, $2 + 2$, etc, pour arriver à des milliards! Il n'en pouvait plus. Un jour, c'était le 1^{er} mai, il a décidé d'aller faire une promenade dehors. La famille a tout fait pour l'en dissuader. Rien à faire. Il faisait un temps merveilleux, doux et clair. Mon oncle est donc sorti. A peine eut-il passé le coin de la rue qu'il se trouva nez à nez avec un policier méfiant, qui l'emmena au poste pour interrogatoire. A la maison, nous attendions tous son retour avec inquiétude. Vers le soir, un jeune garçon, vendeur de journaux dans le quartier, vint nous apporter un message de mon oncle, dans lequel il avait pu relater son aventure. Arrêté par la police, il avait été automatiquement considéré comme recrue pour l'armée. On lui avait laissé entendre que les nouveaux soldats étaient envoyés à Ouzoun Keupru, pour y casser des pierres destinées à la construction de routes. Il nous demandait de lui faire parvenir des vêtements et du linge.

Quelle émotion dans la famille: nous savions tous ce que signifiait Ouzoun Keupru: la mort assurée. Aucun soldat n'était revenu vivant de ce lieu maudit, où l'on faisait travailler les hommes comme des boeufs, par tous les temps et en toutes saisons, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent. Hélas, nous étions impuissants. Mon père envoya tout de même un télégramme à Istanbul à oncle Garabed, le frère de grand-père Hovhannes, pour l'informer qu'avant d'arriver à Ouzoun Keupru, les soldats devaient faire étape à Istanbul, à la caserne de Haïdar Pacha. Mon père précisa la date de l'entrée prévue du train de nos soldats en gare d'Istanbul. Oncle Garabed connaissait beaucoup de personnages influents. Qui sait... peut-être parviendrait-il à faire un miracle pour sauver oncle Krikor.

Le jour du départ du convoi, toute la famille s'est déplacée. Les recrues avaient été désinfectées, de même que leurs vêtements. Tous ces jeunes hommes paraissaient dans un piteux état, entassés dans des fourgons à bétail. Ils sont partis, et nous sommes rentrés à la maison, accablés de tristesse. Deux jours plus tard, grand-père Hovhannes a eu un infarctus. Durant cinq jours, il est resté dans un état comateux. Il s'en est pourtant sorti, mais la convalescence a été longue.

Et puis un jour, la magie a eu lieu. Nous avons reçu une lettre d'Istanbul. Oncle Garabed nous y racontait comment oncle Krikor avait pu s'échapper avec l'aide d'un gardien, au moment où le train arrivait en gare de Pendikt. Depuis là, il avait pris un train de voyageurs qui l'avait conduit jusqu'à la côte d'Asie mineure. Par bateau, il avait pu ensuite gagner Istanbul pour finalement venir surprendre oncle Garabed à son bureau! Mais la situation n'était pas si rose. Car dès la réception de notre télégramme, oncle Garabed avait entrepris des démarches fructueuses auprès de certaines relations turques afin d'obtenir une dispense pour oncle Krikor. Or, ce dernier était désormais recherché pour avoir déserté. Garabed se voyait donc dans l'obligation de le cacher. Nous avons tout de même été soulagés d'apprendre qu'oncle Krikor était sain et sauf.

A Konia, cependant, nous poursuivions notre vie monotone. En 1917, si mes souvenirs sont bons, est arrivée l'épidémie de grippe espagnole. Parmi les premières victimes figurait ma tante Takouhie. Elle avait une forte fièvre qui la faisait divaguer et lui faisait prononcer des paroles incohérentes. Nous étions bien inquiets. Pauvres Araxie et Bedros, qui devaient la garder jour et nuit avec vigilance. Finalement, sur le conseil du médecin, et comme elle divaguait tant et plus, ils ont transporté ma tante à l'hôpital psychiatrique turc. Je ne sais pas comment elle a été soignée là-bas, mais le fait est qu'au bout de deux mois environ elle est rentrée à la maison, tranquilisée. On lui avait rasé la tête et c'était très impressionnant de la voir ainsi.

Mon père, cependant, devait désormais subvenir aux besoins de deux familles. Par bonheur, il venait d'entamer une nouvelle activité avec l'un de ses amis. C'était en fait la suite du travail que ma mère faisait avec madame Hariklia. Sauf qu'au lieu de travailler avec du fil de coton, mon père et son ami se sont intéressés à la laine du pays. Les tissus en laine manquaient. Mon père a pu louer une salle, y installer des métiers et faire travailler quelques ouvrières sachant tisser la laine. Les tissus se vendant bien, l'activité est vite devenue

profitable. Ma mère en a profité pour nous fabriquer, à moi et à mon frère, des manteaux.

A cette époque, les Turcs commençaient à perdre la guerre, ce qui fait qu'ils nous laissaient relativement tranquilles. Nous en étions à la troisième année de déportation et nous attendions avec impatience la fin du conflit. C'est alors qu'arriva d'Istanbul une lettre adressée à tante Marie. Elle contenait un certificat de libre circulation, qu'avait pu obtenir pour sa soeur oncle Garabed. Marie pouvait dès lors retourner librement à Istanbul. Quelle joie! Personne d'autre n'avait pu encore recevoir un tel certificat et nous avons senti ce jour-là que nous arrivions au bout du tunnel. La lettre contenait aussi un billet de train pour tante Marie. Nous avons préparé ce départ dans une grande débauche d'activité. Nous étions évidemment un peu partagés entre la joie et la tristesse de la séparation. Lorsque le jour du départ est arrivé, nous nous sommes tous rendus à la gare pour accompagner tante Marie. Nous avons aussi envoyé un télégramme à oncle Garabed pour l'avertir de la date d'arrivée de tante Marie à Constantinople.

Armistice

En revenant de la gare, nous avons vu d'immenses affiches qui annonçaient l'armistice. En cet automne de 1918, les Alliés avaient envahi la Turquie. Les déportés, indiquait l'affiche, pouvaient retourner chez eux. Dans une incroyable effervescence, les déportés de Konia se sont mis à préparer leur départ. La famille de ma grand-mère Maritza s'y est mise immédiatement. Ils entassaient tant bien que mal toutes leurs affaires dans des ballots. Mes parents, en revanche, ne voulaient pas partir précipitamment. Mon père envisageait de poursuivre encore durant quelques mois sa nouvelle activité. Mais moi, je ne voulais pas être séparée de mes grands-parents. J'ai pleuré, supplié qu'on me laissât partir avec eux. Finalement, de guerre lasse, maman a cédé. Nous avons préparé un petit paquet avec des habits de rechange.

J'ai dit plus haut qu'oncle Garabed était l'ordonnance d'un haut fonctionnaire turc. Ce Monsieur partait également à Istanbul avec toute sa famille. Il avait loué, pour le voyage, un grand fourgon à bétail. Il en avait aménagé l'intérieur comme un petit appartement, entassant les bagages à un bout du fourgon. Comme il aimait beaucoup notre oncle, il nous a permis de nous asseoir sur ces ballots et de faire le voyage avec lui. Comme nous avions dû y ajouter aussi nos propres bagages, il restait évidemment très peu de place. Au total, nous étions quatorze personnes dans ce fourgon. C'était très inconfortable et très fatigant, mais nous étions heureux d'avoir pu prendre le train. Dans le même convoi, il y avait de nombreux soldats démobilisés, qui s'entassaient sur le toit des wagons. Nous étions en novembre et il faisait déjà froid. Nous n'osions pas ouvrir les portes du wagon, de peur que des soldats s'y précipitent. Je ne pourrais pas préciser la durée de ce voyage.

A Haïdar Pacha, notre oncle d'Istanbul, tante Marie et oncle Krikor sont venus à notre rencontre. Un moment très émouvant, puisque nous sortions d'un enfer et que nous étions sauvés. Mes parents ont pu nous rejoindre quelques temps après. Ils amenaient avec eux de grandes quantités de nourriture. Istanbul avait souffert de disette pendant la guerre. Avant de l'envahir, les Alliés avaient longtemps encerclé et isolé la ville. Mes parents avaient amené du boulgour (blé concassé), de la farine, du soudjouk, du pasterma, du pain et des fruits secs.

Ils furent accueillis chez le frère de mon père, oncle Noubar, qui était avec tante Takoug. La maison s'est retrouvée pleine comme un oeuf. Quelques jours plus tard, tante Takoug, Bedros et Araxie sont partis pour Bursa, où ils avaient une maison. Bursa était à ce moment-là occupé par les Grecs. Après avoir arrangé la maison, ma tante a pu louer des chambres aux soldats grecs. Araxie a trouvé du travail à l'école arménienne et Bedros a été engagé par un commerçant.

Quant à nous, nous étions obligés de vivre chez mon oncle. Nous cherchions un logement, mais c'était très difficile, car Istanbul était envahi par les déportés arméniens et on ne trouvait plus une chambre. La situation était tellement pitoyable que les Alliés ont dû fournir un grand nombre de tentes afin que les réfugiés puissent passer l'hiver.

La nourriture amenée par mes parents a été vite épuisée et nous devenions une charge pour oncle Noubar. Enfin, nous avons déniché, pas loin de là, deux chambres meublées. Nous n'avions ni cuisine, ni eau courante. Comme il y avait peu d'espace, grand-mère est restée chez oncle Noubar. Il fallait réorganiser notre vie. La première préoccupation, c'était de trouver un emploi pour mon père. La deuxième, c'était de me mettre à l'école. L'année scolaire était déjà bien entamée et les classes étaient surchargées. Nous avons finalement trouvé une place dans une école de soeurs catholiques arméniennes. J'y ai terminé l'année scolaire en cours, et ensuite je suis entrée au lycée Essayan. Quant à mon père, il a fini par ouvrir un petit magasin de tissus avec un ami. Les quelques économies qu'il avait amenées de déportation ont servi à aménager la boutique. Malheureusement, ce prétendu ami de mon père n'était pas très droit et a rapidement mené l'affaire à la faillite. Il fallait à nouveau trouver du travail.

Nous avons un cousin qui était employé pour l'approvisionnement de l'armée américaine. Il a proposé à mon père de l'aider, contre un salaire sous forme de denrées alimentaires. Nous avions absolument besoin de manger et père fut obligé d'accepter. Père connaissait très bien le turc, le français et, bien sûr, l'arménien. Il espérait toujours dénicher un emploi dans une administration. A cette époque, la compagnie des tramways d'Istanbul appartenait aux Français, qui en assuraient aussi la direction. Mon père a déposé sa candidature. Un jour, il a été convoqué pour passer des examens d'admission. Il fallait notamment être capable de rédiger des rapports en deux langues. Il fallait aussi être capable de monter et de descendre du tramway en marche. Père a été engagé en tant

que contrôleur dans les trams. Il devait porter l'uniforme avec l'étoile turque et, sur son fez, le chiffre 41. Nous eûmes alors quelques années assez heureuses de vie familiale simple et tranquille.

Les Alliés étaient toujours là, nous gavant à tour de rôle de parades militaires. Les rues étaient pleines de soldats de quatre nationalités. Il y avait les Anglais, accompagnés de leurs Ecossais en jupe, qui nous intriguaient beaucoup. Il y avait aussi les Italiens, les Américains et enfin les plus tapageurs: les Français. Coureurs de jupons, noceurs dépravés chantant à tue-tête la Marseillaise. Parfois, nous les accompagnions de nos voix. Au sud, toute la région d'Izmir et de Bursa, ma ville natale, était toujours occupée par l'armée grecque.

Au cours des années 1920-21, les Arméniens, aidés par les soldats alliés, ont commencé à rassembler les nombreux petits orphelins arméniens que l'on retrouvait, errant et mendiant, dans les régions d'Anatolie où leurs parents avaient été exécutés. Tous ces enfants étaient conduits à Istanbul, avant d'être envoyés à l'étranger. Pour les loger provisoirement, on avait réquisitionné toutes les écoles arméniennes pendant plusieurs mois. C'est à ce moment que nous avons entendu parler de la création de l'école suisse-arménienne. Quelque deux cent petits orphelins ont par la suite été envoyés en Suisse, pour devenir des pupilles du foyer arménien Kraft-Bonnard.

C'était une époque assez folle. De nombreux Russes fuyaient encore la révolution bolchevique et l'on pouvait croiser des princes et des princesses, vendant les journaux au coin des rues ou servant dans des restaurants de la ville! De mon côté, je poursuivais mes études avec succès. Notre lycée venait d'accueillir un jeune pianiste arménien de Moscou, qui donnait des leçons sur les pianos de l'école. Evidemment, je n'ai pas manqué l'occasion.

Pendant ce temps, un officier turc nommé Mustafa Kemal, formé dans les écoles militaires allemandes, a commencé à rassembler les éléments dispersés de l'armée turque. Nous entendions aussi parler des combats entre Turcs et soldats de la fragile république arménienne. Je me souviens que nos maîtresses de couture nous donnaient du tissu pour que nos mamans cousent des chemises pour les soldats d'Arménie.

Après quatre années d'occupation, les Alliés ont commencé à se retirer. Au cours de la brève guerre gréco turque, Kemal a remporté une victoire facile. Les Grecs se sont presque enfuis, abandonnant leur matériel et laissant à leur sort les chrétiens grecs et arméniens

de Turquie. A nouveau, les routes se sont chargées de réfugiés. Ma tante Takouhie de Bursa a dû fuir aussi, avec ses enfants. Ils sont allés jusqu'en Bulgarie.

A Istanbul, nous tremblions de peur. La ville se vidait inexorablement de sa population chrétienne. Mes parents ont aussi entamé des démarches en vue d'une éventuelle émigration en France, en Roumanie ou même... en Ethiopie. L'armée de Mustafa Kemal s'approchait d'Istanbul. Quel allait être notre sort? Lorsque les soldats de Kemal sont entrés dans la ville, nous avons vu qu'ils étaient très différents des soldats alliés. C'étaient des campagnards frustes, que leurs officiers encadraient très fermement afin qu'ils se conduisent correctement. La première action de Kemal fut de nationaliser toutes les compagnies étrangères et d'en faire chasser tous les employés chrétiens. Idem pour les administrations de l'Etat. Mon père s'est retrouvé au chômage. Il a pu retrouver un emploi éphémère dans une compagnie d'assurance-vie, mais c'était très mal payé. Entre-temps, nous avons déménagé dans un autre deux-pièces. Mais cette fois-ci, nous avons les W.C. et l'eau courante à l'étage.

Je travaillais bien à l'école. Je suivais aussi assidûment les leçons de piano, de solfège et de théorie musicale. Bien sûr, ce n'était pas très facile de progresser sans avoir de piano à la maison, mais j'étais très engagée et aux auditions, je jouais l'*Humoresque* de Rachmaninov, au théâtre du Petit-Champ. J'étais heureuse.

Ma grand-mère, qui habitait à une heure de là, au bord de la mer de Marmara, venait d'acheter un piano. J'y allais tous les week-ends pour m'exercer. En même temps, je préparais mon diplôme. Notre programme scolaire était calqué sur le programme français. Pour les examens, tous les élèves du même degré étaient réunis dans une salle. Les examens de bac se déroulaient à Galata, au lycée des garçons. Pour moi, tout a bien marché et j'ai obtenu mon bac.

Mon père a eu la chance de trouver un emploi bien payé: il était encaisseur pour une compagnie de crédit aux particuliers. Mes parents ont ensuite pu acheter le piano de grand-mère et j'ai pu me consacrer entièrement à la musique, ainsi qu'à l'étude des langues. Je me suis aperçu peu à peu que mon maître de piano avait quelques lacunes. J'ai changé de professeur et je me suis inscrite aux leçons de Paul Lunitch, un émigré russe. J'ai fait des progrès à pas de géant. Mon professeur voulait préparer des élèves pour l'entrée aux conservatoires. Il était à la recherche d'un professeur d'harmonie, d'histoire de la musique et d'analyse musicale.

Robert

Un jour, Paul Lunitch nous a annoncé qu'il avait trouvé la personne idéale: un jeune homme suisse de Genève, du nom de Robert Godel, qui était venu en 1925 pour enseigner le français à Istanbul, alors que la crise économique régnait dans son pays. Nous étions alors en 1928. Robert Godel a choisi cinq élèves: quatre grecques et moi-même. La difficulté venait du fait que mon français n'était pas encore très au point et que j'avais de la peine en écriture musicale. Je ne brillais pas, mais je faisais de grands efforts pour suivre ces leçons.

J'ai commencé aussi à donner des leçons de piano aux débutants. Lunitch voulait aussi que nous fassions de la musique d'ensemble. J'étais la seule des cinq filles qui habitait en ville. Nous avons donc décidé de faire une fois par semaine de la musique avec Monsieur Godel chez mes parents. C'était une trouvaille pour moi. J'ignorais toute la richesse des ensemble musicaux. Nous avons commencé par des sonates de Mozart, puis du Beethoven. Je doublais mes heures de travail.

Nous avons fini l'année en faisant une excursion à l'île Heibéli, chez Madame Valavani, la meilleure élève avancée de Monsieur Lunitch, qui suivait aussi les leçons d'harmonie. Pendant les vacances scolaires, Monsieur Godel est allé à Genève. A son retour, nous avons commencé la deuxième année de nos leçons d'harmonie. Nous avons composé des petites mélodies et analysé des sonates. C'est durant cette année-là, en 1929, que j'ai subitement reçu une lettre de Robert Godel, qui m'annonçait son amour et demandait si j'accepterais de l'épouser et d'en parler à mes parents.

J'étais à cent lieues d'imaginer une chose pareille. Une telle pensée ne m'avait même pas effleurée. Je me suis dit "A Dieu, la musique d'ensemble!". Prenant mon courage à deux mains, j'ai montré la lettre à ma mère. Elle fut scandalisée. Et mon père a tout de suite dit que c'était impossible, que Monsieur Godel était un étranger. Le lendemain, il est allé lui-même rapporter ses cahiers de musique à Robert. Celui-ci, plein d'émotion, a demandé à mon père quelle faute il avait bien pu commettre pour que mes parents s'opposent à cette union. On ne me demandait évidemment pas mon opinion! Attendri, mon père a demandé à Robert de lui présenter un certificat de bonne conduite, que lui procura le consulat

de Suisse. Lorsqu'il est venu à la maison, Robert avait les larmes aux yeux. Ma mère aussi, je crois. Nous nous sommes fiancés à Istanbul le 17 janvier 1930, le jour de mon anniversaire. Le mariage a eu lieu le 22 août de la même année, dans une église arménienne protestante d'Istanbul. L'année suivante, nous sommes partis nous installer à Genève, et c'est là qu'est né notre premier enfant, Vahé.